

Rapport de M. Thomas HEINTZ, 4^{ème} secrétaire

5^{ème} séance du Concours, le 17 février 2010

Sujets : *Le temps efface-t-il le vrai ? / L'héritage est-il une prison ?*

Les visages sont rougis par le froid et par la pluie fine qui tombe sans discontinuer.

A ce moment là, ils espèrent encore.

Alors ils se serrent pour avoir moins froid, esquissent des sourires,

certain même – courageux ou inconscients, on ne sait – échangent des blagues.

Face à eux, des hommes en armes les regardent à peine.

Pas de compassion, pas de haine non plus, au mieux de la perplexité, au pire une totale indifférence.

Au loin, une silhouette apparaît.

Son long manteau sombre pourrait être une cape, elle pourrait avoir le visage de la camarade et tenir une grande faux, qu'on ne s'en étonnerait point.

Elle approche d'un pas lent mais déterminé.

Dans la foule, soudain, les yeux implorent.

Le silence se fait.

Beaucoup ont compris mais peu osent se l'avouer.

La silhouette, dont on distingue désormais le visage, s'adresse aux hommes en armes.

Deux phrases.

Un geste.

C'est fini.

C'est une charge qui se transmet.

De génération, en génération.

C'est un poids sur les épaules que vous n'aviez même pas soupçonné.

Et pourtant, par le trou de la serrure, vous aviez tant de fois épié,

scruté,

décortiqué le moindre geste de cet aïeul dont l'assurance vous impressionnait.

De là où vous étiez, ça avait l'air formidable.

Même la préparation,

lorsque le visage fermé,

on vérifie une dernière fois que tout est bien en place,

que rien n'a été oublié ;

Puis, lorsqu'à l'abri des regards, juste avant la foule et ses cris,

on ajuste l'habit, toujours le bras gauche en premier, le bras droit ensuite.

Tous ces petits gestes rituels, vous en aviez rêvé.

Bien sûr, vous aviez tout de suite compris qu'il faudrait du courage,

que pour beaucoup c'était un sale travail,

que c'était le rôle du salaud.

Pensez-vous, condamner d'un geste, tout le monde n'est pas fait pour ça.

Vous l'aviez compris, vous étiez d'accord, mais vous vous en foutiez.

La où ils ne voyaient qu'un monstre, vous,

vous voyiez surtout

le bras armé d'une justice immanente,
l'exécuteur d'une œuvre nécessaire.
Vous repensiez à tous ceux qui s'étaient succédés.
Les héros de votre panthéon intime.
Vous aviez mémorisé leurs visages
et le soir, avant de vous endormir,
vous les passiez en revue comme des images pieuses.

Vous étiez tellement impatient que ce soit votre tour.
Vous auriez tout fait pour que ça arrive plus vite.

Et puis un jour, presque par miracle, c'est arrivé.
Des yeux pleins de fierté et de bienveillance vous ont transmis le tablier.
Quelques précieux conseils, glissés dans votre oreille.
Et ça y est, vous l'étiez.

Désormais, ce serait vous.
Vous qui répondriez aux questions des condamnés.
Vous qui les feriez venir jusqu'au lieu de l'exécution.
Vous qui seriez le dernier visage qu'ils verraient lorsque la sentence tomberait.

C'était un rêve, c'était votre rêve,
Et c'est aujourd'hui une prison.

Les regards sur vous ont changé.
Sur votre passage, des visages inconnus vous épient.

Expressions de crainte mêlée de curiosité.

Chuchotements. Sourires crispés.

Vous êtes devenu la grande faucheuse.

Pour eux, vous n'êtes plus que ça.

Certains se hasardent à venir vous saluer,

balbutient quelques mots bien trop révérencieux.

D'autres s'aventurent à vous écrire de longues phrases ampoulées qui ne disent pas ce qu'elles pensent.

Qu'espèrent-ils ?

Echapper à votre décision ?

Obtenir quelque faveur ?

Vous arracher une grâce ?

Croient-ils pouvoir corrompre ce cœur intransigeant, héritier d'une si longue tradition ?

Les fous !

Lorsque le froid les engourdira,

Lorsque la pluie fine fouettera leur visage,

Lorsqu'ils feront face aux hommes en armes,

Qu'ils essayent de supplier, les mains jointes, l'œil mouillant, avec des trémolos dans la voix !

Qu'ils essayent et ils verront !

Ils vous verront,

Vous, l'héritier,

descendre les quelques marches,

Vous approcher d'un pas lent mais déterminé,

Et dire aux gendarmes :

« Je suis le 4^{ème} secrétaire, la salle est pleine, on ne fait plus entrer personne ».

Comme chaque soir de Berryer au Palais de Justice de Paris, il est 19h30 et c'est le drame !

Alors que 200 personnes se serrent déjà comme des sardines en salle des criées,

dehors, devant les grilles, sous cette pluie fine de l'hiver parisien,

des dizaines et des dizaines d'innocents vous font face.

Ils ont pris des risques insensés pour être là en ce jour de grève des transports publics,

ont quitté leur travail en catimini ou au prétexte d'une soudaine gastro-entérite,

ont spécialement confié le petit Paul à cette grosse baby-sitter qu'ils connaissent à peine,

ont bravé le verglas en auto, en moto, en vélo,

Mémé Janine est même venue à pieds depuis la Place Clichy.

Ils attendent là depuis, quoi, une demi-heure, trois-quarts d'heures.

Mais en bon 4^{ème} secrétaire, vous n'avez pas hésité une seconde.

Pouce renversé.

Pollice verso.

Et pourtant, combien de fois, par le passé,

aviez-vous été du côté des innocents,

sacrifiés sur l'autel de cette tradition qui impose le choix d'une salle trop petite pour accueillir son peuple ?

L'injustice de ce moment où la pluie se mêle aux larmes, ne l'aviez-vous pas goûté ?

Malgré l'admiration, ne vous étiez-vous pas juré alors que si la destinée vous faisait un jour ce cadeau d'être à la place du 4^{ème} secrétaire, vous y mettriez fin ?

Et alors quoi ?

Vous n'étiez pas sincère ?

Vous n'étiez pas dans le vrai ?

Surement, vous l'étiez.

Surement.

Mais le temps a passé.

Le temps et son cortège de bonnes raisons et de reniements.

Respect des traditions.

Souci de l'acoustique.

Intérêt supérieur de la Berryer.

Le temps qui chez ceratins – pas chez tous, heureusement – efface l'amertume de ces injustices qui révoltent.

Le temps qui efface le vrai.

Comme il efface la candeur de l'enfant,

les tourments de l'adolescent,

les espoirs du jeune homme,

les regrets de l'homme mûr,

et les souvenirs de l'ancien.

Il a effacé vos vérités et les a remplacées par celles de l'héritier.

Cet héritage, c'était un rêve,

Et c'est aujourd'hui une prison.

Mais pas comme vous l'entendez.

C'est une prison comme il n'en existe aucune autre.

Une prison qui vous rend plus libre et qui vous offre mille opportunités.

Qui vous offre une famille, celle des repris de Justice qui vous ont précédé,

Une prison qui ne vous donne qu'une crainte, c'est de vous en échapper.

Mais vous le savez déjà.

Là-aussi le temps fera son œuvre.

Croisant les yeux rieurs de vos frères et de vos sœurs,

assis autour de cette grande table où vous délibérez,

il vous arrive parfois de vous mettre en retrait.

En observant ces onze semblables et pourtant si différents,

vous reviennent alors, comme une supplique, les mots de Lamartine :

« Ô temps suspends ton vol.

Et vous heures propices

Suspendez votre cours.

Laissez-nous savourez les rapides délices

Des plus beaux

de nos jours ».